

On partit.

M. le vicomte Andrea et ses témoins arrivèrent les premiers au rendez-vous, et c'était bien leur voiture dont M. de Manerve fit remarquer les traces sur le sable d'une allée. Du reste, le marquis don Inigo suivait à cinq minutes de distance et n'était point en retard, puisque le rendez-vous était pour sept heures et qu'elles n'étaient point encore sonnées.

Du haut de son siège, le faux groom, c'est-à-dire Baccarat, aperçut Armand, Andrea et Fernand arrêtés au pied d'un arbre, tandis que leur voiture se tenant un peu à l'écart.

La transformation du vicomte Andrea de saint homme en gentleman-rider la frappa.

— Ce duel serait-il sérieux ? pensa-t-elle.

Le marquis don Inigo descendit de voiture et s'avança avec ses témoins vers Andrea et les siens.

Les six jeunes gens se saluèrent.

Pendant ce temps, le comte Artoff, qui remplissait en conscience son rôle de cocher, alla se ranger avec ses chevaux sous un massif d'arbres, à trente pas environ du lieu où l'affaire devait se passer.

— Là, dit-il à Baccarat, nous pourrons tout voir.

— Mon ami, murmura la jeune femme, ce don Inigo, c'est le prétendu vicomte de Cambolh. S'il allait tirer sur Armand...

— Vous êtes folle, répondit le jeune Russe ; c'est impossible... Il y a bien certainement toute une intrigue nouvelle de sir Williams dans cette rencontre, mais ne craignez rien pour la vie d'Armand.

— Dieu vous entende !

— Voyons, dit tout bas le comte, comment pouvez-vous croire un moment que cet homme, qui nourrit et caresse depuis si longtemps d'abominables projets de vengeance, puisse se contenter d'une mort vulgaire, accidentelle ?

— C'est vrai, dit Baccarat ; sir Williams doit rêver mieux que cela.

Quand les deux adversaires se furent salués, ils se retirèrent chacun à l'écart, et les témoins demeurèrent seuls en présence.

— Messieurs, dit Fernand Rocher, qui voulait épargner à Armand le supplice d'avoir à régler de vive voix les conditions de la rencontre, M. le vicomte Andrea, paraît-il, est, de l'aveu de don Inigo lui-même, l'offensé. Il avait le choix des armes et a opté pour le pistolet.

M. de Manerve s'inclina.

— Le motif de la rencontre, poursuivit Fernand, motif que nous ignorons, est excessivement sérieux, à en croire les deux adversaires.

— Très sérieux, en effet, dit le baron.

— Par conséquent, le combat doit être non moins sérieux.

— Monsieur, dit M. de Manerve avec une courtoisie qui trahissait l'impertinence, nous n'avons jamais compris une rencontre autrement.

Fernand s'inclina.

— Alors, dit-il, voici, je crois, les conditions les plus raisonnables.

— Voyons ?

— Les adversaires seront placés à quarante pas de distance avec deux pistolets, par suite, deux coups à tirer.

M. de Manerve répondit :

— Je ne vois aucune objection sérieuse à opposer.

— Maintenant, poursuivit Fernand, si vous le voulez bien le sort décidera si M. le vicomte Andrea doit se servir de ses armes et don Inigo des siennes, ou si chacun d'eux doit avoir à la main les pistolets de son adversaire.

— Ceci me paraît plus convenable, dit le baron.

— Permettez, observa Fernand. Dans le cas où nous nous trouvons un homme qui tire bien le pistolet, et le vicomte Andrea est de première force, à toujours un incontestable avantage à se servir des armes qui lui sont familières, et il est

dans son droit en demandant au sort la chance d'un tel bénéfice.

— Comme vous voudrez, répondit M. de Manerve, à qui cela était fort indifférent et qui ne s'intéressait pas plus à don Inigo qu'au vicomte Andrea.

Fernand tira un louis de sa poche.

— Je tiens, dit-il, pour que chacun de ces messieurs fasse usage de ses pistolets.

— Et moi pour l'inverse, dit le baron.

Fernand jeta le louis en l'air.

— Face, dit le baron.

Le louis retomba et montra son revers écussonné. Fernand avait gagné.

— Monsieur le vicomte Andrea, dit-il, se servira de ses pistolets.

Alors le baron et Fernand prirent les deux boîtes et chargèrent méthodiquement avec une grande attention chacun les armes de l'adversaire de celui à qui ils servaient réciproquement de témoin.

Pendant ce temps, Armand et son frère firent quelques pas à l'écart.

Une horrible émotion serrait le cœur du comte de Kergaz : les plus funestes pressentiments l'agitaient, et il ne fallait rien moins que sa dignité de témoin et ce sang de soldat qui coulait dans ses veines, pour dominer ses larmes fraternelles et les contraindre à demeurer calme, froid, parfaitement maître de lui.

Andrea lui prit affectueusement le bras.

— Venez, mon frère, lui dit-il, je veux vous dire quelques mots.

Ils firent trois ou quatre pas sous les arbres, dans la direction de ce massif où le comte Artoff avait rangé son break.

Andrea était plus calme encore que le matin ; on aurait pu croire que le sentiment du péril lui avait donné cette impassibilité merveilleuse des gens qui s'étudient à bien mourir.

— Mon cher Armand, lui dit-il, je serai peut-être mort dans dix minutes.

— Tais-toi, murmura le comte, qui sentit tout son sang affluer à son cœur.

— Je ne veux pas mourir, continua Andrea, sans obtenir de vous une promesse.

— Ah ! frère, frère, peux-tu douter un moment que tes volontés ne soient sacrées pour moi ? dit Armand d'une voix émue.

— Tenez, continua Andrea, jurez-moi que ce que je vais vous demander, vous le ferez si je meurs ?

— Je te le jure.

— Sans m'en demander la raison ?

— Soit.

— Et bien, reprit Andrea, jurez-moi que vous irez en Bretagne, à Kerloven, et que vous y passerez deux mois ; que vous partirez ce soir, demain au plus tard.

— Mais... balbutia Armand.

— Chut ! fit Andrea : vous m'avez promis de ne point me demander pourquoi je désirais qu'il vous allassiez à Kerloven.

Alors Andrea tira de sa poche une lettre cachetée et qui ne portait aucune suscription.

— Quand vous serez à Kerloven, dit-il, vous ouvrirez cette lettre et vous saurez tout.

— Si je ne suis pas tué, acheva Andrea, vous me la rendrez.

— Et je n'irai pas à Kerloven ?

— Si.

— Et je ne saurai pas...

— Peut-être... plus tard...

Cette rapide conversation fut interrompue par Fernand Rocher. Les pistolets étaient chargés ; l'heure solennelle était venue !

Du haut de leur siège, à demi cachés par une branche